

Les astronomes qui se sont le plus occupés des photographies lunaires sont aussi d'opinion que la teinte foncée des taches nommées mers, teinte si peu photogénique qu'elle impressionne à peine la plaque sensible—de sorte qu'il faut un temps de pose plus long pour photographier les régions sombres que pour les régions claires—doit être causée par une absorption végétale. Cette nuance verdâtre de la mer de la Sérénité varie légèrement et, parfois, elle est très-marquée. La mer des Humeurs offre la même teinte, entourée d'une étroite bordure gri-âtre. Les mers de la Fécondité, du Nectar, des Nuées, ne présentent pas cet aspect et restent à peu près incolores, tandis que certains points sont jaunâtres, comme, par exemple, le cratère Lichtenberg et le marais du Sommeil. Est-ce là la couleur des terrains eux-mêmes, ou bien ces masses sont-elles produites par des végétaux ?

Remarque assez singulière, il y a des vallées et des plaines qui changent de teinte avec l'élévation du soleil au-dessus d'elles. Ainsi, l'arène du grand et admirable cirque de Platon s'assombrit à mesure que le soleil l'éclaire davantage, ce qui paraît contraire à tous les effets optiques imaginables.

Il est hautement probable que ce changement périodique de teinte de la plaine circulaire de Platon, visible chaque mois pour tout observateur attentif, est dû à une modification de nature végétale causée par la température.

Loin donc d'être en droit d'affirmer que le globe lunaire soit dépourvu d'aucune vie végétale, nous avons des faits d'observation, qui sont difficiles, pour ne pas dire impossibles, à expliquer, si l'on admet un sol purement minéral, et qui, au contraire, s'expliquent facilement en admettant une couche végétale, de quelque forme qu'elle soit d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nous sommes fondés à admettre actuellement que le globe lunaire a été autrefois le siège de mouvements géologiques formidables dont toutes les traces restent visibles sur son sol si tourmenté, et que ces mouvements géologiques ne sont pas éteints ; que ces mers ont été couvertes d'eau, et que cette eau n'a probablement pas encore absolument disparu ; que son atmosphère paraît réduite à sa dernière expression, mais n'est pas anéantie, et que la vie, qui depuis des siècles doit rayonner à sa surface, n'est probablement pas encore éteinte.

Les êtres et les choses lunaires diffèrent inévitablement des êtres et des choses terrestres. Le globe lunaire est 19 fois plus petit que le globe terrestre et trente-et-une fois moins lourd. Un mètre cube de Lune ne pèse que les six dixièmes d'un mètre cube de terre. Nous avons vu aussi que la pesanteur à la surface de ce monde est six fois plus faible qu'à la surface du nôtre, et qu'un kilogramme transporté là et pesé à un dynamomètre, n'y pèserait plus que cent soixante quatre grammes. Les climats et les saisons y diffèrent essentiellement des nôtres. L'année est composée de douze jours et de douze nuits lunaires, durant chacun trois cent cinquante-quatre heures, le jour étant le maximum de température et l'été, la nuit étant le minimum et l'hiver, avec une différence thermométrique de plusieurs centaines de degrés peut-être, si l'atmosphère est partout extrêmement rare.

Voilà plus de divergences qu'il n'en faut pour avoir constitué sur ce globe un ordre de vie absolument distinct du nôtre.

Il pourrait se faire que nous eussions sous les yeux des cultures, des plantations, des chemins, des villages, des cités populeuses, et, si la vision télescopique devenait assez perçante, des édifices, des habitations même, sans que l'idée pût nous venir de voir dans ces objets des œuvres dues à la main des Sélénites—si toutefois encore ils ont des mains. Nous ne les reconnaitrions pas. Ce qu'il faudrait voir, c'est du mouvement, ne fût-ce que celui d'un troupeau.

Répétons-le, nos meilleurs télescopes ne rapprochent pas la Lune à moins de quarante lieues. Or, à une pareille distance, il est non seulement impossible de distinguer les habitants d'un monde, mais les œuvres matérielles de ces habitants eux-mêmes restent invisibles ; chemins, canaux, villages, cités populeuses même, restent cachés par l'éloignement. On prend, il est vrai,

d'admirables photographies, et ces photographies possèdent, à l'état latent, tout ce qui existe à la surface de la Lune. S'il y a des habitants, ils y sont, eux, leurs demeures, leurs travaux, leurs cultures, leurs édifices, leurs cités. Oui, ils y sont ! et il est difficile de se défendre d'une certaine émotion lorsqu'on tient une de ces photographies entre les mains et qu'on se dit que les habitants de la Lune sont là (s'ils existent), et qu'un grossissement suffisant pourrait permettre de les apercevoir, comme on voit au microscope l'étrange population d'une goutte d'eau ! Malheureusement, ces photographies, tout admirables qu'elles sont, ne sont pas parfaites ; on les agrandit bien un peu, cinq fois, dix fois, mais on agrandit en même temps le grain du collodion et les défauts de l'image, et tout devient bientôt vague et diffus, moins utile et moins agréable à analyser que le cliché primitif.

Nous ne pouvons donc que nous restreindre à étudier avec soin les plus petits détails, à les dessiner exactement, à les réobserver d'année en année, et à constater les variations ou mouvements qui pourraient s'y produire.

Ceux qui s'appuient sur la différence qui existe entre la Lune et la Terre pour nier la possibilité de toute espèce de vie lunaire, font non pas un raisonnement de philosophe, mais (qu'ils me pardonnent cette expression) un raisonnement de poisson... Tout poisson raisonneur est naturellement convaincu que l'eau est l'élément exclusif de la vie, et qu'il n'y a personne de vivant hors de l'eau. D'autre part, un habitant de la Lune se noierait sûrement en descendant dans notre atmosphère si lourde et si épaisse (chacun de nous en supporte 15,000 kilogrammes). Affirmer que la Lune est un astre mort, parce qu'elle ne ressemble pas à la Terre, serait le fait d'un esprit étroit, s'imaginant tout connaître et osant prétendre que la science a dit son dernier mot.

CAMILLE FLAMMARION.

LA DÉSILLUSION DE MON COUSIN

L s'appelait Jean-Pierre et appartenait au bataillon des *dudes*, il y a six mois ! Apparaissiez moustaches en crocs, gants jaunes et cannes à pommeau !

Qu'est-ce que Jean-Pierre ?

Tiens ! je ne pensais pas à vous le présenter, chers lecteurs. Jean-Pierre ?... mais, c'est mon cousin, le cent sixième aspirant à mon cœur et à ma main, le coq du village de Sainte C***, et plus récemment le touriste américain, le seul héritier—mon cousin et ma cousine n'ont eu qu'un petit Chailloux—de la très aristocrate, éminemment respectable, sempiternellement honorable famille Chailloux !

Ouf ! j'ai besoin de respirer...

Dites donc, lectrices, avez-vous un cousin aussi pompeusement titré, et sergent comme Jean-Pierre dans le régiment des fourreaux de parapluie ? Si oui, je vous en fais mes compliments. Si non, entonnez un formidable *Deo gratias*, et ne cherchez pas à nouer connaissance avec ces parents que vous n'avez jamais vus jusqu'à ce qu'ils viennent vous dire un beau matin :

—Bonjour, cousine ! Je suis votre cousin du cinquième au sixième. La cousine du cousin de la cousine de ma tante Perpétue est l'arrière-petite cousine de votre père ; vous voyez bien que nous sommes cousins !...

Vous avez beau nier, employer toutes les ressources de votre esprit pour dire le contraire, prétendre que vous n'aviez pas de cousin aussi charmant sans le savoir... Rien n'y fait, et vous parlez dans le vide.

C'est ainsi que l'autre fois—il y a de cela six mois—je vois une voiture s'arrêter à ma porte, un grand jeune homme, six pieds et deux ponces, en sortir et sonner. J'ouvre—je suis naturellement curieuse et avide de tout connaître—et ma surprise est grande lorsque je me trouve tout-à-coup interpellée :

—Bonjour, ma cousine ! Comment va la santé ? Comment vont mon cousin et ma cousine ? Comme vous êtes gentille avec votre grand air froid ! On dirait que nous ne nous sommes jamais vus. Avez-vous oublié Jean-Pierre Chailloux, artiste-orfèvre

et voyageant pour la célèbre maison B., de Mont-réal ?

—Mais, monsieur, je ne vous connais pas, je vous vois pour la première fois et je ne sais pas qu'il y ait un seul Chailloux dans ma famille... lui répondis-je assez sèchement.

—Si, si, il y en a...

—Tant pis, alors !

Je fais donc entrer l'intrus et cours chercher maman et... les papiers de famille ! Je voulais m'assurer de quel côté ce grand nigaud était mon allié. Il renoue la connaissance avec ma mère, qui me le présente comme le fils unique d'un riche cousin perdu au fond des montagnes du... et qu'elle croyait mort depuis nombre d'années.

Il raconta à maman que, fatigué de la vie des champs, il avait décidé son père—Chailloux senior—à lui faire faire ses études. La maladie l'ayant empêché de poursuivre son cours, il s'était mis orfèvre. Je l'avais deviné : il portait trois bagues à une main et un magnifique jonc... de corail à l'autre !

Il parla longtemps—je le laissai seul avec maman—et finalement il fit entendre que, fatigué, ahuri de vivre ainsi seul, il avait résolu de se créer un foyer et... qu'il avait jeté les yeux ou plutôt l'œil—car Jean Pierre est borgne, ô horreur—sur sa cousine Evy...

Maman ne répondit pas et détourna la conversation. Je revins au moment où elle s'informait de Chailloux père. A la dérobée, je scrutai un peu ce dadaï à la yankee, et je lui trouvai l'air si drôle, que j'avais besoin du regard sévère de ma mère pour ne pas pouffer de rire devant le noble rejeton des Chailloux.

Il revint assidûment pendant plusieurs semaines, et il y a trois mois demanda Evy à papa, qui lui répondit sans consulter mes sentiments :

—Ma fille ne te mariera jamais, mon cher Jean-Pierre. Tu as beau porter le binocle, poser à la yankee, fumer le « Stone-Wall », lire le *Texas Siftings*, turluter et roucouler : C'est un oiseau qui vient de France, tu ne sauras jamais faire vivre une femme. D'ailleurs, Evy ne t'aime pas, c'est elle-même qui me l'a dit.

Naturellement, je n'ai pas été témoin oculaire de cette scène intime... Tout ce que je sais, c'est que je n'ai plus revu mon cousin Jean-Pierre Chailloux.

J'ai appris dernièrement qu'il s'était uni par les doux liens de l'hyménée à une demoiselle de quarante-quatre printemps ; une vieille poulette, mais dont chaque patte vaut deux mille piastres ! Je lui en souhaite !

C'est ainsi, chers lecteurs, que je perdis mon premier parti. Si j'allais rester sur le carreau... Papa le saurait.

Evy.

RÉPARATION

Dans notre numéro du 22 septembre dernier, nous avons publié un portrait de l'hon. M. Laurier. Ce portrait était une reproduction imparfaite à la vérité d'une gravure qui avait paru dans le *Dominion Illustrated*, du 21 juillet dernier. Chaque numéro de ce journal, d'après MM. G. E. Desbarats & fils, étant enregistré, nous nous serions rendus passibles, en reproduisant cette gravure, des dommages fixés par la loi qui protège la propriété littéraire et artistique. Les messieurs Desbarats ayant consenti à retirer l'action dont nous étions menacés, il nous incombe d'exprimer nos regrets d'avoir enfreint leurs droits en reproduisant le portrait en question. Nous les prions d'accepter nos excuses.

A l'enterrement d'un disciple de Bacchus : " Il s'est éteint bien doucement. " " Oui, mais de son vivant, comme il s'allumait vite ! "

Un mot de belle-mère :

La cuisinière.—Madame, que faut-il pour le dîner ?

Madame.—Faites-nous un lapin en gibelotte.

Monsieur.—Je croyais que tu ne l'aimais pas.

Madame.—Parbleu, non, je ne l'aime pas ; mais j'attends mon gendre qui le déteste.